

leurs esclaves et les chefs marrons, Anchain, Cimendef... En 1848, l'esclavage est aboli, mais le mythe de la liberté est resté vivace non seulement chez les descendants d'esclaves, mais aussi chez certains petits créoles, péjorativement dénommés "petits blancs" qui vivaient d'une façon très précaire, mais l'esprit... libre.

Autre mythe souvent évoqué, celui de Grand-mère Kalle. Certains veulent la relier à l'esclavage, d'autres à l'indianité ou à la créolité... Au-delà des querelles de chapelle, remarquons que Grand-mère Kalle, racontée par les "nénènes" pour faire peur aux petits enfants pas sages, n'a jamais été évoquée dans la littérature. Il faut attendre le XX^e siècle pour qu'on en parle. Est-elle blanche, noire ? Qu'importe... personne ne le sait, sauf peut-être ceux qui l'ont connue... Ce que l'on sait par contre, c'est qu'à minuit, heure fatidique, elle sévit pour "manger" les ti' marmailles... Elle les fait frémir et quand le "bébête toot" hulule dans la nuit, il est bon de se mettre sous la couverture et d'invoquer Seigneur Marie Joseph... Elle

aurait aussi une grande connaissance du temps et de l'horloge et lorsqu'elle est sur une butte et que les enfants l'interrompent dans sa méditation, elle peut alors faire griller le poisson, rôtir le bouc... Bref, Grand-mère Kalle - qui peut aussi être très belle et resplendissante comme le cristal le plus pur - fait partie de l'imaginaire des petits Réunionnais, du moins tout au long du XX^e siècle.

De l'histoire au symbole, le nom même de l'île... Ancienne Dina Morgabin, England Forest, île des Mascareignes, île Bourbon (un temps très court, île Napoléon), c'est finalement La Réunion qui a eu gain de cause. Réunion des races et des cœurs, remplie de contradictions, de "la di la fé", de situations parfois surréalistes, mais aussi de bonté, de bonhomie, de courtoisie, de gentillesse et d'espoir en l'homme dont Ti Jean semble être un véritable petit prototype...

Christian Vittori

Président de l'Académie Réunionnaise "Arts et Lettres"

>>> Transmettre, éveiller l'émotion, dire et écrire le conte aujourd'hui... Entretien avec Anny Grondin

La Réunion



Anny Grondin

Dorothee Costa : Anny Grondin, comment est née votre vocation de conteuse ?

Anny Grondin : J'ai démarré il y a plus de 20 ans, dans l'association Ziskakan¹. Au retour de mes études, il y avait tout un mouvement culturel autour de la littérature créole. L'université de la Réunion avait sorti un recueil de contes, *Kriké Kraké* : c'était une collecte faite auprès de vieux gramounes. Moi je retrouvais dans le livre toutes les histoires de mon enfance. Avec un ami, Sully Andoche, on a décidé de raconter ces contes que personne n'écoutait plus.

Le conte a nourri mon enfance : notre nènène nous racontait des histoires tous les soirs, on se blottissait dans le noir avec une bougie, on voulait des histoires à faire peur : on chantait, on pleurait, on se cachait. J'ai ce souvenir des contes et ce sont les émotions que j'essaie de faire passer.

D.C. : Pour vous, à quoi sert le conte ?

A.G. : Déjà, on prend le temps. Maintenant on est tellement bousculé ! Le conte, ça sert à se poser, puis à

partir ailleurs, à aller dans l'imaginaire. Pour les gamins, ça sert à grandir, à se construire. Dans les histoires, on joue sur les émotions, sur la peur, la joie, le rire et on apprend les valeurs de la vie. Les contes sont de vraies leçons de vie, ils transmettent les valeurs de l'humanité. Aujourd'hui les gens ne dissocient plus le réel de la fiction. Dans les histoires tout est permis, pas dans la vie. Souvent les enfants demandent " Lé vré z'histoir là ? " Moi je dis que ce sont des histoires, même si le jeu du conteur consiste à faire croire que c'est vrai.

D.C. : Comment choisissez-vous vos contes ?

A.G. : Lorsque j'ai commencé, il y avait tout le patrimoine oral créole qui partait ; je voulais travailler sur mon univers, sur les contes créoles pour sauvegarder ce patrimoine, c'était un acte militant. Ensuite, ce sont des coups de cœur : il y a des histoires, comme ça, qui me touchent et qui restent, je dirais, qui collent au cœur. Il y a des histoires que j'ai beaucoup aimées et qui partent un petit peu, d'autres qui prennent la place. Dans les contes, il y a toujours des choses que je redécouvre, des sens qui m'apparaissent d'un coup, comme par magie et cela devient évident alors que ce sont des histoires que je travaille parfois depuis 20 ans.

D.C. : Quelle est la part d'invention ?

A.G. : La part d'invention, c'est la façon de raconter. Il y a le corps de l'histoire, le squelette, ensuite c'est l'improvisation, c'est comment je vais habiller le conte. Sinon, j'essaie de ne pas dénaturer l'histoire ; en tant que conteuse, je suis à son service.

D.C. : Dans votre répertoire, on connaît la place qu'occupe le conte créole. Est-ce que vous vous inspirez d'autres cultures ?

A.G. : J'ai beaucoup travaillé sur les contes de l'Océan Indien et ça m'a ouvert un espace immense. Les contes de la zone non créolophone notamment sont très différents, ce sont d'autres sociétés. Mais on retrouve un fond commun de l'Océan Indien, c'est ça la magie des contes. J'aime bien aussi les contes chinois, les épopées indiennes comme le *Ramayana*. En fait, j'aime tous les contes mais pour les raconter, il faut pouvoir s'imprégner. J'invente, mais si les images ne sont pas parlantes, je ne peux pas raconter.

D.C. : Aujourd'hui, à La Réunion, il existe plusieurs associations et manifestations autour du conte, comment expliquez-vous cet engouement ?

A.G. : Il commence à y avoir une vraie dynamique et une solidarité entre conteurs. Il y a le collectif Kozé Conté² qui rassemble de nombreux conteurs et organise des manifestations autour du conte et l'UDIR³, avec Daniel Honoré, qui propose des stages de "rakonter zistoir" pour les débutants. Tout cela crée de nouveaux espaces de contage. Pour les professionnels, il y a aussi des formations avec d'autres conteurs, comme Jihad Darwiche. Je pense que cela répond à un besoin de la société de se raccrocher à des choses solides. On est passé très vite d'une société de plantation à une société de consommation. Les gens voient que quelque chose d'important est en train de partir, de se briser, de l'ordre de leur enfance, d'une émotion et que cela doit être transmis.

D.C. : Quel est votre rapport à l'écrit ?

A.G. : J'avais un peu du mal à écrire : la parole est volatile mais l'écrit, il reste ! J'ai rédigé les versions créoles de plusieurs contes (notamment "Fany n'dronga") et j'ai publié un livre-CD (*Gran Diab la fès en or*⁴). Aujourd'hui je me suis décomplexée. Avec l'association Ziskakan, nous allons sortir une collection de livres-CD (pour garder un lien entre écrit et oral), sur les contes de l'Océan Indien. Nous voulons aussi fédérer, mettre le travail des conteurs de la zone en commun.

D.C. : Auriez-vous une anecdote à raconter sur les réactions du public ?

A.G. : C'était dans une maison de retraite, pratiquement un mouiroir, c'était triste, le public était froid, je me démenais. À la fin, je fais une petite comptine "Dodo ti baba" et je vois une vieille dame, avec un petit sourire, ses lèvres bougeaient et avec ses bras, elle berçait en même temps. J'ai eu la chair de poule. C'est des moments comme ça où le conte arrive à réveiller, à donner vie, à déclencher des souvenirs...

Propos recueillis par Dorothée Costa
Bibliothécaire

